

Unir les arts et les affaires : le potentiel économique de la scène musicale d'Ottawa

Préparé pour le conseiller Jeff Leiper

par

James Hale

5 février 2015

INTRODUCTION

Jusqu'où peuvent mener une guitare et trois accords? Voilà le genre de question avec lesquelles ont grandi de jeunes musiciens comme Willie Nelson, Townes Van Zandt et Guy Clark dans les années 1950, 10 ans avant de devenir les fondateurs d'une scène musicale résolument anticonformiste à Austin, au Texas.

Aujourd'hui, les retombées économiques qu'engendre son industrie musicale font d'Austin une référence. On estime que sa scène musicale génère annuellement 1,9 milliard de dollars, ce qui représente un montant stupéfiant de 10 \$ par habitant. Il est vrai qu'en raison de son histoire particulière, peu de villes peuvent espérer accomplir autant qu'Austin; mais ce modèle de réussite montre comment les membres d'une scène musicale diversifiée peuvent s'unir et collaborer avec les dirigeants municipaux, les administrations touristiques et d'autres décideurs pour atteindre un objectif commun.

Tout comme Ottawa, Austin est une capitale administrative, sa population atteint moins de deux millions d'habitants et son secteur des technologies est prospère; toutefois, il serait hasardeux de comparer les deux villes sur le plan économique. D'après les renseignements rendus publics (ex. : retombées économiques en chiffres publiées par les grands festivals de musique d'Ottawa), on estime que l'activité économique associée à la scène musicale d'Ottawa – qui comprend entre autres les concerts locaux, les recettes des festivals et les dépenses touristiques associées et les ventes d'instruments et d'albums – représente approximativement 120 millions de dollars par année.

Jusqu'à quel point ce chiffre peut-il augmenter? Au-delà d'Austin, d'autres modèles pertinents peuvent nous montrer comment la scène musicale ottavienne peut contribuer au développement économique de la ville, pourvu que l'on fasse preuve de vision, de leadership et de collaboration.

Le présent rapport étudie la relation entre la musique et les affaires dans huit villes de trois pays différents. Chacune de ces villes – Dublin, Halifax, Québec, Oklahoma City, Winnipeg, Calgary, Edmonton et Portland – ont trouvé des façons de créer une scène musicale locale durable qui réserve une place à différents styles musicaux (et parfois à d'autres formes d'art), qui propulse l'économie locale et qui contribue à la qualité de vie des résidents.

Dans la deuxième partie, nous appliquerons ces exemples à l'industrie ottavienne actuelle et imaginerons comment son essor – en fonction des recommandations du rapport *Dynamiser le milieu de la musique à Ottawa : un portrait des industries musicales de la capitale* et de certaines observations du rapport *The Next Big Bang* – pourrait stimuler la croissance économique de la ville d'Ottawa et influencer trois domaines importants : l'attraction et la conservation de la population, le tourisme musical et la concentration et l'animation des quartiers.

DES MODÈLES DE RÉUSSITE

Le restaurateur Gino Ste-Marie a grandi à Québec, à une époque où les résidents du quartier ouvrier de Saint-Roch comparaient avec fierté sa rue principale, la rue Saint-Joseph, à la Main, la célèbre rue Saint-Laurent montréalaise. Une mauvaise planification urbaine l'ayant toutefois durement touchée, elle est devenue le repaire des prostituées et des toxicomanes. Malgré tout, 25 ans plus tard, le *New York Times* vantait les mérites du quartier Saint-Roch, devenu le quartier général branché des musiciens, des artistes numériques et des travailleurs du secteur des technologies, et l'influent critique gastronomique Anthony Bourdain chantait les louanges de sa rue principale.

Ce qui est survenu en l'espace de deux décennies nous montre bien combien l'union des arts et des affaires peut être bénéfique. Jetant son dévolu sur la rue Saint-Joseph au début des années 2000, alors qu'elle entamait tout juste sa cure de jeunesse, Gino Ste-Marie y ouvre un restaurant, décore les murs d'œuvres d'artistes locaux, invite les clients à se promener dans le quartier et met en vedette les musiciens du secteur. Son établissement, le Largo, devient alors la rampe de lancement d'un festival de musique annuel, une des nombreuses initiatives à avoir profité du programme du maire Régis Labeaume, qui prévoit des investissements continus dans les activités culturelles et les ateliers d'artistes. Aujourd'hui, la rue Saint-Joseph bourdonne d'activité, et elle abrite des établissements avant-gardistes comme Le Cercle – à la fois un restaurant, une galerie d'art et une salle de spectacle – et des bistrots encensés par Anthony Bourdain tels que L'affaire est ketchup.

« Ouvrir un restaurant et une salle de spectacle ici a été un gros coup de dés, admet Gino Sainte-Marie. Mais mon cœur appartient à cette ville, à cette rue. »

* * *

En 2003, le bassiste Steve Kirby avait une carrière de musicien indépendant en plein envol sur la scène jazz de New York et jouait régulièrement avec Wynton Marsalis et avec le saxophoniste James Carter. Désirant se diversifier et stabiliser sa carrière pour sa jeune famille, il décide de faire son entrée dans le monde de l'éducation et propose à l'Université du Manitoba de mettre sur pied un nouveau programme de jazz. Il doit alors quitter une plaque tournante du jazz pour une ville éloignée où il n'a jamais mis les pieds. Onze ans plus tard, Steve Kirby est au milieu d'une autre plaque tournante et fait mentir ses amis qui le croyaient fou.

« Je suis à la tête de cinq groupes, et la chambre de commerce et d'autres organismes me proposent constamment de collaborer à des projets. Mes étudiants ont fondé des groupes de rock et de folk, et ils accompagnent des danseurs et des poètes. J'assiste à la création de toutes sortes de projets multidisciplinaires – ce que j'appelle de la musique du millénaire. Ici, toutes les formes d'art se conjuguent. Ceux qui pensaient que j'étais fou viennent ici et ne veulent plus repartir, comme beaucoup d'autres. La musique fait partie intégrante de l'identité de Winnipeg, et la ville est en plein essor. »

* * *

Bill Royston avait plusieurs années d'expérience comme danseur et comme promoteur sur la scène musicale dans la région très artistique de Philadelphie quand il a déménagé à Portland, en Oregon, pour lancer un nouveau festival de musique. Portland – qui commençait tout juste son ascension au titre de capitale ultra-branchée de la côte nord-ouest du Pacifique – représentait des défis bien particuliers pour la croissance d'une scène musicale locale, à commencer par le fait qu'elle est souvent considérée comme une destination hivernale en raison de son climat gris et humide.

La stratégie de Bill Royston était de développer son festival et le tourisme en parallèle, en faisant entrer dans l'aventure des hôtels, un transporteur aérien régional et des restaurants du secteur en tant que partenaires. « Les partenariats, à l'intérieur et à l'extérieur de la communauté, sont très importants, affirme-t-il. À l'externe, les initiatives liées au tourisme culturel jouent un rôle essentiel pour attirer de nouveaux publics. »

Douze ans après le saut dans le vide de Bill Royston et quatre ans après qu'il eut quitté son poste de président du festival, Portland est devenue l'une des villes les plus attirantes pour

les jeunes adultes désirant quitter la côte est californienne, bondée et dispendieuse. La scène musicale de Portland, dont le dynamisme se fait sentir toute l'année, et la participation de l'Université d'État de Portland – l'alma mater d'Esperanza Spalding, lauréate d'un Grammy – sont perçus comme des atouts tout aussi importants que ses rues cyclables, ses camions-restaurants primés et ses nombreux cafés.

* * *

Qu'est-ce que Québec (population métropolitaine de 766 000 habitants), Winnipeg (730 000) et Portland (1,8 million) ont qu'Ottawa (1,2 million) n'a pas? Comment sont-elles parvenues à faire en sorte que les gens les associent à la musique?

Il est vrai que les 13 « points faibles » de la scène musicale ottavienne énoncés dans le rapport *Dynamiser le milieu de la musique à Ottawa : un portrait des industries musicales de la capitale* touchent des domaines très importants, mais il faut souligner qu'Ottawa possède aussi une longue liste de « points forts » et de « possibilités ». En fait, notre capitale nationale semble détenir plus d'atouts actuels et potentiels que les trois autres villes il y a une décennie. D'ailleurs, Ottawa accueille trois festivals de musique bien connus qui, ensemble, mettent à l'avant-plan un vaste éventail de styles musicaux dans différents quartiers urbains – le marché By, la Petite Italie, Hintonburg et Westboro – au potentiel énorme, qui pourraient devenir l'épicentre d'une scène musicale renouvelée.

Comment une industrie musicale renouvelée et durable pourrait-elle propulser l'économie locale de ces quartiers de façon à rejaillir sur la ville et la région?

Des modèles de développement économique par la musique ont fait leurs preuves à Winnipeg, à Québec et à Portland et dans d'autres villes de taille similaire, comme Dublin, Halifax, Oklahoma City, Calgary et Edmonton, lesquelles possèdent toutes une scène musicale dynamique.

Dublin : l'effet U2

Peu de villes ont autant illustré l'efficacité d'une scène musicale bien maillée que Dublin. Grâce à sa population de 1,8 million d'habitants, cette ville est devenue le fer de lance de l'essor économique de l'Irlande, qu'on a surnommée le « tigre celtique », essor qui a coïncidé avec l'émergence de U2 et de Sinéad O'Connor sur la scène mondiale. Le secteur Temple Bar est alors rapidement passé d'un quartier sale abritant des entrepôts à l'abandon à un

carrefour culturel aisé dont l'hôtel de Bono (The Clarence) est le point de mire symbolique. Même après l'éclatement de la « bulle celtique », le quartier Temple Bar – et Dublin en général – s'affiche fièrement comme un membre de la planète rock, avec sa statue de Phil Lynott, fondateur de Thin Lizzy, et sa plaque commémorative en l'honneur du guitariste Rory Gallagher. Le secteur recèle toujours de quantité de salles de spectacle, et maintenant que les loyers sont revenus à un niveau qui reflète les réalités du marché, des musiciens recommencent à y élire domicile. Les touristes continuent d'affluer, et les jeunes musiciens irlandais considèrent toujours que faire carrière à Dublin est une étape essentielle.

Halifax : une explosion retentissante

Comme Ottawa, Halifax n'a pas besoin de la musique pour attirer les touristes, et elle encourage sa vaste population estudiantine à faire la fête nuit et jour. Le Quai 21, la Citadelle et le Musée maritime de l'Atlantique sont des attractions en soi, et les jeunes ont pris d'assaut l'Université Dalhousie pendant des décennies, bien avant que ne soit fondé le groupe Sloan. Tandis que de nombreuses villes semblables sont remplies de bars diffusant de la musique enregistrée (même le « ghetto des étudiants » près de l'Université de New York, un secteur de la taille d'une ville de taille moyenne, offre peu de salles de spectacle), Halifax propose un nombre relativement élevé de lieux qui offre des concerts, participent au festival vieux de 22 ans Halifax Pop Explosion et favorisent la présence d'une association provinciale des industries musicales. Comme on le fait remarquer dans le rapport *Dynamiser le milieu de la musique à Ottawa : un portrait des industries musicales de la capitale*, « la musique est au cœur de sa culture ».

Oklahoma City : le retour

Oklahoma City, dont la population métropolitaine se chiffre à 1,3 million d'habitants, fait depuis longtemps office de « mecque régionale » de la musique. Sa scène musicale dynamique de la première moitié du XX^e siècle a lancé plusieurs musiciens connus mondialement, dont le guitariste électrique avant-gardiste Charlie Christian et Don Cherry, un précurseur de la musique du monde. Son activité s'est malheureusement éteinte avec la fin de la Seconde Guerre mondiale, et il a fallu des décennies pour que l'industrie revienne à sa splendeur d'antan. Dans les années 1990, la décision de la Ville d'offrir des incitatifs fiscaux pour revitaliser les entrepôts abandonnés du quartier Bricktown donna un élan considérable au mouvement de changement. Dans le même esprit, le recteur de l'Université du centre de l'Oklahoma (UCO), Roger Webb, a eu l'idée de créer un établissement de jazz multifonctionnel qui comprendrait des espaces pour les spectacles, les répétitions et les enregistrements à Edmond, en banlieue. Aujourd'hui, en plus du Jazz Lab, la Ville soutient six

établissements de jazz permanents, et les étudiants en musique de l'UCO se produisent régulièrement dans l'agglomération d'Oklahoma City, dans des établissements pouvant aller de l'église au casino. La ville en entier est fière de son patrimoine jazz.

Calgary : le soleil brille pour tout le monde

Calgary, qui s'est classée deuxième loin devant les autres dans l'indice du rapport *Dynamiser le milieu de la musique à Ottawa : un portrait des industries musicales de la capitale*, mène de nombreuses initiatives liées à sa scène musicale, et les immenses retombées économiques qui en découlent sont décuplées par la façon dont la ville envisage sa communauté artistique. En 2004, la Ville a mis sur pied l'organisme Calgary Arts Development (CAD) et lui a désigné Terry Rock comme dirigeant, un universitaire adhérent à la théorie de Richard Florida sur le pouvoir des villes créatives. L'organisme offre des programmes de subventions à plus de 190 organismes voués aux arts, et en 2012, Calgary a investi 3,7 millions de dollars à ces fins. De plus, le CAD coordonne le Cultural Space Investment Process (processus d'investissement dans les espaces culturels), qui évalue les projets d'infrastructure artistiques pour la Ville. En partenariat avec la Calgary Foundation, le CAD est à la tête d'un programme qui offre aux artistes et aux organismes à but non lucratif des espaces « stables, abordables et appropriés ». Cette approche stratégique visant à favoriser les initiatives culturelles fait en sorte que l'essor de Calgary profite à tout le monde.

Edmonton : on récolte ce que l'on sème

Malgré le fait qu'Edmonton soit probablement la seule grande ville canadienne à avoir nommé un parc en l'honneur d'un musicien – le chanteur de blues d'origine américaine Clarence « Big » Miller – et qu'elle possède l'un des plus anciens clubs de jazz d'Amérique du Nord – le Yardbird Suite –, peu d'éléments montrent à quel point son industrie musicale est importante (elle s'est classée troisième selon l'indice du rapport *Dynamiser le milieu de la musique à Ottawa : un portrait des industries musicales de la capitale*). Il faut dire qu'elle doit son dynamisme en grande partie au programme novateur de jazz et de musique populaire contemporaine de l'Université MacEwan. Depuis plus de 40 ans, l'établissement – qui est entre-temps passé de collège communautaire à université – propose un cursus de deux ans, un des nombreux programmes à offrir une étude approfondie du jazz, du rock et de la musique populaire. Depuis 2010, l'Université offre également un programme de quatre ans dans la même discipline. Celui-ci propose une formation sur l'industrie musicale, par opposition aux cours d'interprétation musicale ou de pédagogie de la musique que beaucoup d'autres cursus offrent, quoique de nombreux étudiants aient poursuivi leurs études dans l'une ou l'autre de ces disciplines. Ainsi, l'établissement a semé plusieurs graines

dans l'industrie musicale albertaine avec des dizaines de musiciens talentueux, qui ont ouvert des écoles privées, des magasins de musique et des studios d'enregistrement. Des musiciens d'horizons aussi différents que le chanteur country Corb Lund et la trompettiste d'avant-garde Lina Allemano ont fréquenté l'Université MacEwan.

DES LEÇONS À TIRER

À part leur taille moyenne et leur population urbaine inférieure à deux millions d'habitants, les huit villes mentionnées ont peu de choses en commun. Chacune est parvenue à faire de la musique une composante essentielle de son économie et de son identité en adoptant une approche particulière. Dans quatre d'entre elles, des établissements d'enseignement supérieur ont joué un rôle important; pour trois d'entre elles, c'est l'administration municipale qui a joué un rôle moteur; et des entrepreneurs ont grandement contribué à l'essor de la musique de deux d'entre elles. Il est intéressant de remarquer qu'un événement singulier – l'ascension de U2 à partir des rues de Dublin, l'équivalent musical de gagner à la loterie – a joué un rôle dans une seule ville, où l'on soutenait déjà grandement la musique. En effet, le succès mondial de U2 n'a fait qu'amplifier ce qui existait déjà.

Ce qui unit les huit villes, c'est la vision, le leadership et la collaboration. Des personnes ont conjugué leurs efforts à diverses étapes afin de veiller à ce que les règlements adéquats et les ententes en matière de délivrance de permis soient en place, à ce que les bonnes personnes soient présentes lorsque les décisions sont prises et à ce que les infrastructures nécessaires (locaux de répétition, fournisseurs de matériel et canaux de publicité) existent. Dans ces villes, les musiciens ont assez de vision pour vouloir travailler ensemble, même s'ils ne seront pas les vedettes de chaque spectacle, et les résidents viennent les écouter, ce qui est le plus important pour une industrie musicale.

Il serait naïf de croire qu'aucune de ces huit villes n'a affronté d'opposition : beaucoup de Dublinois pensent que U2 et l'essor technologique de l'Irlande ont détruit Temple Bar. Du côté d'Oklahoma City, certains l'accusent de camoufler le tragique attentat terroriste de 1995, tandis que certains Winnipégois croient que leur ville devrait s'occuper davantage de ses problèmes d'inondation récurrents. Mais on a oublié les jaloux, ou on les a fait taire, pour mener à bien les projets et veiller à ce que les retombées économiques se multiplient.

Comment de tels cheminements se traduiraient-ils à Ottawa? Qui en profiterait? Quels bénéfices financiers obtiendrait-on?

En vérité, il y a pour le moment trop d'impondérables pour pouvoir seulement l'estimer. Personne ne peut savoir à l'avance comment une scène musicale se développera, ou dans quelle mesure. Toutefois, en fonction des conclusions de *Dynamiser le milieu de la musique à Ottawa : un portrait des industries musicales de la capitale* et d'une expérience de près de 40 ans à observer la scène musicale comme journaliste, responsable de festival et promoteur occasionnel, on peut envisager certains scénarios dans trois domaines clés.

Attraction et conservation de la population

Historiquement, les mouvements de population à Ottawa sont caractérisés par le départ des artistes et l'affluence des fonctionnaires. En fait, peu de gens vivent à Ottawa toute leur vie. Pendant des décennies, on a vu partir les personnes désirant une carrière dans les milieux de la musique, de la danse, du cinéma, du théâtre ou du journalisme de magazine, tandis que pour ceux qui désiraient une carrière dans la fonction publique, Ottawa était la destination idéale. L'essor des technologies dans les années 1990 a provoqué certains changements, mais, en tant que capitale administrative située tout près de Montréal et de Toronto, Ottawa est vouée à lutter pour trouver des façons de conserver – et d'attirer – les jeunes adultes pleins d'énergie qui contribuent à son économie artistique. Une scène musicale dynamique et bien maillée serait un atout indéniable dans cette lutte.

L'attrait qu'exerce la musique sur les jeunes adultes créatifs a été démontré dans les travaux, entre autres, de l'urbaniste Richard Florida. Ce qu'on omet souvent de dire, c'est que pour être efficace, la scène musicale doit être assez vaste et solidement établie. La présence d'un seul établissement de qualité se spécialisant dans un style de musique ne sera pas suffisante; si c'était le cas, Ottawa aurait déjà connu le succès il y a des années. Pour être durable et attirer le plus grand nombre de personnes, la scène musicale doit être diversifiée et bien s'intégrer au tissu de la ville.

« Il faut une scène musicale qui raconte une histoire captivante, affirme Amy Terrill de Music Canada. Une scène à l'identité forte peut favoriser l'esprit de communauté. »

« Les villes se définissent toutes par un son unique, ajoute Steve Kirby, directeur du programme d'études jazz à la faculté de musique Desautels de l'Université du Manitoba.

Toute ville qui désire développer une scène musicale d'envergure doit trouver son propre son. »

La conservation est tout aussi importante pour les musiciens. Que perd Ottawa quand des gens comme Paul Anka, Angela Hewitt, Alanis Morissette, D.D. Jackson, Kathleen Edwards ou Richard Reed Parry quittent la ville pour mener leur carrière ailleurs? Il est vrai qu'on ne peut mesurer les conséquences et qu'on ne peut savoir comment leur carrière aurait évolué s'ils étaient restés à Ottawa. Par contre, on sait ce qui se produit quand des musiciens comme le bassiste John Geggie, le violoncelliste Julian Armour et le guitariste Phil Hogarth restent : ils créent leur propre scène, guident de jeunes artistes et incitent les autres à croire qu'on peut avoir une riche carrière musicale dans sa ville natale.

Tourisme musical

S'il y a un domaine dans lequel Ottawa fait aussi bien que les autres villes, c'est bien le tourisme. Tourisme Ottawa fait la promotion des atouts de la capitale nationale fort efficacement, en plus des activités saisonnières comme le Bal de Neige et les festivals d'été. L'organisme a tissé des liens solides avec des hôteliers et des restaurateurs dirigeant des établissements qui plaisent aux touristes et, fort de son expérience, il cible différents publics par différentes voies de communication.

En matière de promotion, on ne va pas au-delà des festivals d'envergure internationale comme le Bluesfest, et c'est là que le bât blesse. On n'invite pas les touristes à assister à des activités ou à des spectacles musicaux locaux à part les attraits touristiques majeurs comme le Bal de Neige ou les musées nationaux. Ils doivent les trouver par eux-mêmes.

« Les lacunes d'Ottawa dans la promotion de sa scène musicale au-delà des trois festivals d'été n'ont rien d'insolite, affirme Amy Terrill, vice-présidente des relations publiques à Music Canada. Les villes négligent souvent de promouvoir la musique. On met l'accent sur les festivals, qui sont des atouts considérables, mais on omet souvent de faire le lien avec les autres éléments qui attirent les touristes dans une ville et dans les spectacles musicaux. »

« Comment les inciter à sortir le soir venu ou à rester un jour ou deux de plus et à assister à des spectacles? Il y a là une grande occasion à saisir. »

En fait, il est possible de faire exactement ce que le rapport de Music Canada, *The Next Big Bang*, propose lorsqu'il conclut : « Les municipalités et les régions sont en mesure de créer

une forte industrie du tourisme musical qui stimule l'activité économique locale en mobilisant les festivals, les lieux de diffusion, les établissements de production et un vaste bassin de talents... Même les petits centres peuvent être gagnants s'ils tirent habilement parti de leurs atouts dans le domaine de la musique. »

Pour y parvenir, de nouvelles collaborations – entre l'administration touristique, les lieux de diffusion et les artistes, à tout le moins – devront voir le jour, et comme nous l'avons dit précédemment, il sera essentiel de faire preuve de vision et de leadership.

Concentration et animation des quartiers

Un des points faibles de la scène musicale actuelle d'Ottawa – et qui n'a pas été souligné dans *Dynamiser le milieu de la musique à Ottawa : un portrait des industries musicales de la capitale* – est l'absence d'un ou de quelques épencentres. La force de scènes comme celles de Québec, de Portland, d'Oklahoma City et de Calgary réside dans le fait que les principaux lieux de diffusion se concentrent dans un secteur qui se parcourt aisément à pied, à vélo ou par un court trajet de taxi. Les retombées économiques sont évidentes : qui se ressemble s'assemble, et la concentration attire les dépenses. Les clients des lieux de diffusion sont plus portés à dépenser de l'argent dans des secteurs qu'ils fréquentent régulièrement, et des lieux populaires sont susceptibles de créer un engouement pour le secteur en entier.

À cet égard, on peut s'inspirer de la rue Saint-Joseph à Québec, où le directeur général du Cercle, Bruno Bernier, dit avoir constaté d'énormes changements depuis que des établissements comme le sien, le Largo et d'autres ont commencé à y présenter de la musique. « Il est certain que cela a créé un mouvement, différentes trajectoires, des possibilités. »

À Ottawa, les possibilités sont dispersées et vont d'aussi loin que le Black Sheep Inn à Wakefield, au nord, au Neat à Burnstown, à l'ouest. D'une semaine à l'autre, ces établissements éloignés peuvent accueillir certains des artistes les plus intéressants d'Ottawa, tandis que d'autres spectacles peuvent s'éparpiller entre la House of TARG dans le Vieil Ottawa-Sud, le Rainbow dans le marché By et le Centre Bronson au centre-ville. Cette réalité est à l'opposé de ce qui fut sans doute l'âge d'or des concerts à Ottawa, quand des établissements comme le Black Swan et la Squire's Tavern se concentraient sur la rue Rideau au centre-ville, et le Barrymore's attirait les oiseaux de nuit sur la rue Bank. Il était alors possible d'assister à plusieurs spectacles un même soir ou de manger une bouchée entre les numéros.

Il n'y a actuellement aucune approche visant à concentrer la scène musicale dans un seul secteur, et il semble qu'il n'y ait aucun incitatif financier poussant les entrepreneurs à offrir de la musique dans un secteur donné. Établir un épicode demande de la coordination, les règlements sur le bruit et autres pouvant être touchés, mais des villes de partout dans le monde ont démontré l'effet positif qui peut en découler sur les entreprises locales, et elles ont montré comment cette concentration peut servir à faire la promotion d'une scène musicale par le tourisme.

À l'été 2013, on a eu droit à un bon exemple de ce qu'il est possible de faire à Ottawa : un bar à vin et restaurant à Hintonburg avait alors décidé d'organiser des concerts improvisés en fin de soirée pendant le Festival international de jazz d'Ottawa. L'animation dans la rue était palpable, et l'on voyait des mélomanes passer de ce lieu à la Hintonburg Public House et à d'autres établissements.

CONCLUSION

Penser qu'une riche scène musicale, dont les retombées économiques profiteraient à différentes personnes, peut se développer sans planification, sans leadership et sans collaboration entre les différents intervenants équivaudrait à croire au succès instantané.

Lorsqu'on lui a demandé en 1975 de commenter son succès foudroyant, Bruce Springsteen a répondu que devenir une vedette était comme gagner à la loterie, mais il a omis de mentionner les 10 années de spectacles d'un soir en plusieurs parties, de labeur acharné et de détermination qui l'ont mené au succès planétaire qu'il a connu avec son album *Born To Run*.

Toute scène musicale a besoin d'une étincelle et de la bonne combinaison de facteurs.

« La scène émergente dublinoise de la fin des années 1970 avait une infrastructure musicale lacunaire : elle manquait de studios d'enregistrement, de salles de répétition et de lieux de diffusion [...] La fondation de *Hot Press* en 1977 et la création en 1979 de la station Radio 2 par la RTÉ, vouée à la diffusion de musique populaire, ont été deux facteurs décisifs dans le développement et le renforcement d'une culture rock irlandaise. »

(Noel McLaughlin et Martin McLoone, *Rock and Popular Music in Ireland: Before and After U2*)

Il a été établi qu'Ottawa détient plusieurs points forts, et qu'il existe des possibilités dont la ville peut tirer profit. Toutefois, transformer ses atouts et son potentiel en scène durable, qui profitera à tous, semble hors d'atteinte.

Mais nous nous sommes prêts. Nous avons fait nos devoirs. C'est notre tour d'entrer en scène.

L'AUTEUR

James Hale fait partie du paysage musical d'Ottawa depuis 1978, année où il a été nommé rédacteur adjoint à une publication artistique mensuelle. Depuis, il a été animateur radio et producteur, président du Festival international de jazz d'Ottawa (1986-1988) et chroniqueur et critique dans les journaux (1991-2007). Monsieur Hale a également écrit et coécrit neuf livres, et il est le propriétaire de l'entreprise James Hale Writing + Editing, qui offre des services dans les secteurs public et privé.